

Le désastre du sujet

Catherine Hémerly

Volume 7, numéro 3, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1175ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hémerly, C. (1991). *Le désastre du sujet*. *Espace Sculpture*, 7(3), 22–23.

En France, la décentralisation touche aussi les arts plastiques. Nous n'en avons pas l'habitude, comme nos voisins italiens ou allemands; nous la prenons. À Dijon, Nantes, Chagny, Lyon, Mâcon, etc..., centres d'art, musées, galeries ou même écoles ou associations, quelquefois bien isolés, présentent des expositions d'art contemporain de qualité.

Travail courageux car, si les habitants de ces villes sont encore peu ouverts à ces manifestations, les spécialistes, eux, ne se déplacent qu'assez difficilement. Attachées de presse souriantes, transports facilités, agapes assurées ne sont pas de trop pour extraire le critique de son antre, Paris.

Si quelques-uns, fort rares, vont partout, beaucoup ne s'aventureront jamais à cent kilomètres du plateau de Beaubourg, à moins d'y retrouver avec certitude le même environnement que dans le Marais, qu'à Cologne ou New York. Médisance, potins que tout cela; certes, mais aussi incontournable vérité que prouvent les nombreux articles écrits - okécèjantidvotpar - sur simple lecture du dossier de presse... C'est déjà bien, remarquez; avant, ils le mettaient direct à la poubelle... Soyons pas... et passons à...

Au musée du Havre, travaille Françoise Cohen, conservateur, soutenue par la conseillère pour les

arts plastiques à la D. R. A. C. (Direction Régionale des Affaires Culturelles) en Haute-Normandie, Catherine Grenier, également commissaire d'expositions - telles : l'oeuvre dessinée de Pierre Klossowski, CNAC, Paris, oct. déc. 90 -. Il y a deux ans, elles montaient *Britannica, vingt ans de sculpture anglaise*, une première.

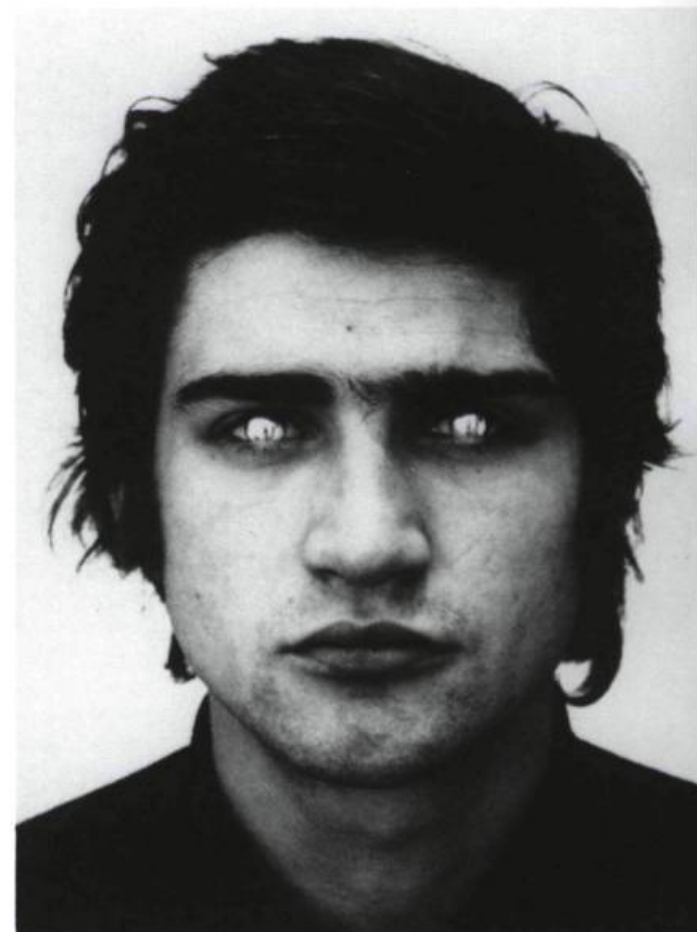
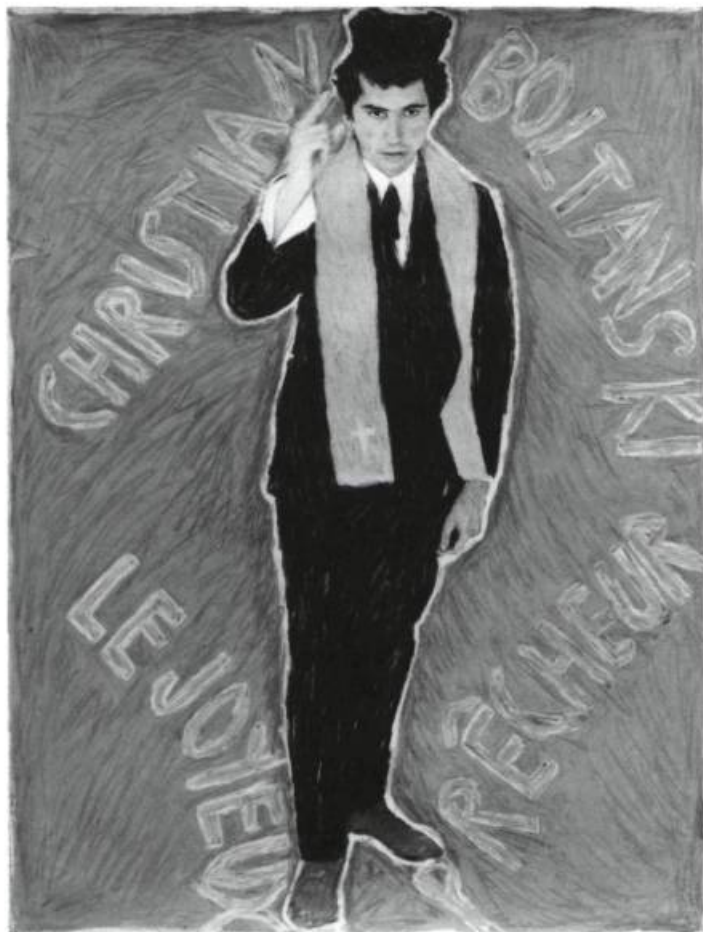
Cette fois, d'octobre 1990 à la mi-janvier 1991, c'est *Vies d'artistes*. Treize artistes internationaux répartis en trois lieux différents : le musée des Beaux-Arts du Havre, l'école d'architecture de Rouen et le musée d'Évreux, proche de Paris.

Cette exposition est éclairée d'un jour très différent par un catalogue-livre réunissant non seulement des textes sur la manifestation mais également d'autres textes, de théoriciens fort éloignés de l'art contemporain : philosophes, historiens, scénaristes invités à parler de la notion d'artiste. Puisque le noeud, le thème de *Vies d'artistes*, bien sûr ce sont les artistes mais seulement ceux qui font du "moi-je" leur oeuvre. Comme, par définition, le "moi-je" est un, ces treize personnages agissent tous fort différemment pour parvenir au même but : eux-mêmes.

Cinq d'entre eux font de leur corps représenté et mis en scène leur travail : Christian Boltanski, Ger

Le désastre du sujet

Catherine Hémary



Christian Boltanski, *Le joyeux prêcheur*, 1974. (Affiche colorée).

Giuseppe Penone, *Rovesciare i Propri Occhi*, 1970. Photo.

Van Elk, Annette Messenger, Arnulf Rainer, Giuseppe Penone; trois traduisent leur vie en chiffres : Roman Opalka, On Kawara, Hanne Darboven; deux concrétisent et subjectivisent des espaces à la mesure de leurs pas ou de leurs membres : Hamish Fulton, Stanley Brouwn; l'un écrit, définit, cite et signe tout : Ben; un autre, Zush, crée son État. Enfin, James Lee Byars se montre, chair et os. Représentation, monstration, désignation de *leur* personne, symbolisation du temps et de l'espace de *leur* vie : actes maniaques, comme de vérification, preuve d'existence ou encore comme de déni apporté à l'angoisse mortelle. Bateau, l'angoisse face à la mort, mais pérenne!

Se magnifier, se multiplier, perdurer, s'objectiver, se collectionner, se mettre en fiches, se codifier, travailler contre le néant, l'oubli, faire de soi-même, dans des conditions très rigoureuses, un et son spectacle, voilà en quoi consiste cet art d'attitudes. J'ai tenté de les classer mais à l'intérieur même de cette classification, les différences pointent.

Par la photo colorisée, peinte, montée, les Boltanski, Messenger, Van Elk mettent leur corps, tout ou parties, en situation. Et si Van Elk et Boltanski font les pitres, jouent des scènes, font du cinéma en images fixes, Boltanski et Messenger ont le même univers halluciné de collection, mensonges et vérité confondus, possibles et réalité; impression de désagrégation.

Plusieurs parmi ces treize se servent d'eux-mêmes comme de terrains d'aventures, cherchent dans leur corps altéré - par des objectifs photographiques, *des mémoires, des drogues - leurs limites*, au point de se perdre ou de s'identifier à autrui, quelques fois, rien moins que Dieu - rigolard chez G. Van Elk, Christ de souffrance chez A. Rainer -.

Cobayes volontaires, ils agissent comme si, eux-mêmes se faisant défaut, il fallait foisonner pour s'accepter. Narration et jeu d'acteur sont les media de ces Scapinades ou tragédies vitales.

Penone, plus sculpteur, plus traditionnel, montre des empreintes de son corps, donne à voir l'invisible symbole de vie : le souffle, dans une matière également symbole de vie, la terre. Il fait de plus petits éléments corporels : ongles, peau... ses oeuvres, et ploie, par un système de correspondance corps/nature, celle-ci à son bon vouloir.

On Kawara, H. Darboven et R. Opalka usent, eux, du chiffre, nombre et date. À priori, matériau bien froid, il leur sert à révéler de leur existence, de leur tourment en ce que sa succession énonce l'écoulement du temps et rend impossible la falsification, les jeux de mémoire. Pour Opalka, le nombre est la matière première d'une tâche, d'un devoir dans lequel moyens et fins se confondent. Redoublement - parfait seulement si le spectateur est polonais - du signe écrit et dit. Il s'agit de l'enregistrement par toiles, magnétophone, portraits photographiques d'une ascèse, d'une notation absurde à travers l'énumération devenue centre de vie. Qu'il soit perçu comme fascinant "emmurement", marque de foi ou lecture philosophique de l'acte de vivre, ce travail discret, rigide, est fort. Et si Kawara, avec ses dates, ses cartes postales, les listes de ses rencontres, est beaucoup plus amusant et anecdotique, il pose pourtant lui aussi le problème du *sens*

de l'existence, à "concevoir" par ses propres moyens, dérisoires.

S. Brouwn, dissident du système métrique, mesure tout au monde, ici des huisseries, à son maître-étalon, lui-même. Dans une pièce apparemment vide, de discrètes baguettes de métal matérialisent son passage. Le responsable du lieu et le public ont eu un peu de mal... La bien connue peur du vide... Beaucoup n'ont rien vu, peu ont souri. Pourtant, ... S. Brouwn se définit comme *direction* : aller vers. Hamish Fulton compte lui aussi ses pas mais le résultat est plus visible et fort beau. Ben écrit tout ce qu'il a envie d'écrire - et même peut-être, maintenant, ce qu'il n'a pas envie; incongruités, gasconades, potins -, s'amuse bien, entre autres, d'énervier ceux qu'il n'amuse pas. Le travail, provocant quand il était encore possible de l'être, vieillit autrement et bien.

Zush était pour beaucoup, dont moi... l'inconnu de l'exposition et si l'idée maîtresse (un État, ses règles, sa représentation) est intéressante, son apparence plastique, très Art Brut, me laisse tout aussi indifférente que les trop multiples pages de "diaries" de H. Darboven. C'est mon problème, o.k., mais devant certains travaux de la famille conceptuelle, j'ai souvent pensé que l'idée suffisait amplement...

Quant à James Lee Byars, présent au vernissage, hors-temps, en frac et haut de forme, un bandeau sur les yeux, muet, il est le gardien de son oeuvre : un couloir tendu de velours noir le long duquel des vitrines sont disposées à distance égale les unes des autres. Dans chacune, au centre, exposé, un objet, un seul, beau ou incongru. Un titre sur une plaquette de métal, procédé muséographique classique, enseigne plus qu'il ne renseigne sur leur sens byarsien. L'écho donné aux objets par la réverbération des vitrines ajouté à ce commandeur aveugle évoquent le rite initiatique : sachez que *Cela est à regarder*. Byars est déictique de lui-même et du monde.

En ces artistes qui se prennent pour sujet, Philippe Lacoue-Labarthe, auteur d'un des meilleurs essais du livre-catalogue, voit la trace du "désastre du sujet" - entendez : "changement d'astre" et non catastrophe, genre "l'art est mort!!!" - vieux de presque deux siècles.

Que les artistes se réduisent à un processus, à une quantification ou qu'ils se multiplient à travers des images jouées,

manipulées ou empruntées, il n'est de toute façon, encore et toujours question que d'eux-mêmes; et la fascination exercée est d'autant plus grande que cela s'effectue sur des dizaines d'années, voire sur une vie entière. La *vie d'artiste* devient alors l'égal de celle de l'état civil.

Le mode ostentatoire, de théâtral d'un Boltanski ancienne mouture ou pudique, humble d'un Opalka révèlent deux personnalités bien différentes qui veulent, cependant, toutes deux, d'un même élan se trouver et se perdre. Parce que c'est la même chose. Un bien beau sujet d'exposition. ♦

James Lee Byars, *The philosopher Stones*, 1975.

Ger Van Elk, *The Haircut Big Cut. Big Saving*, 1971. 84 x 73 cm.

